

Parlécrit

SOCIÉTÉ DES ÉCRIVAINS FRANCOPHONES D'AMÉRIQUE (ÉFA)

PRINTEMPS 2008

NUMÉRO 39

ISSN 1192-781X

MOT DU PRÉSIDENT (Section de Montréal)

Par Gary Klang

Une société ne peut pas fonctionner sans secrétaire. J'en cherchais un depuis des mois mais tous les gens à qui je proposais le poste étaient, semble-t-il, trop occupés.

Et puis voilà qu'au mois de janvier, M. Jacques Ruelland nous suggéra M. Louka Beaudry – un de ses étudiants de doctorat en histoire de la médecine – qui accepta immédiatement de remplir cette fonction. Dès ma première rencontre avec Louka, j'ai senti que c'était le bon choix. Non content de satisfaire aux exigences de sa tâche, il a aussi d'excellentes idées. Lors de notre dernière réunion, il me proposa de former un comité qui décernerait un prix pour un court texte non publié. En visant des inédits, ce concours – tout en ne faisant pas double emploi avec le prix que nous décernons au Salon du livre de Montréal – permettrait de stimuler la production littéraire et de découvrir de nouveaux talents, et s'adresserait aux membres et aux non-membres, écrivains ou pas, le gagnant ayant son texte dans le Parlécrit.

Louka me suggéra aussi d'organiser des « hors-séries », c'est-à-dire des rencontres informelles et sans cachet où un écrivain, un journaliste, un professeur, ou simplement un lecteur voulant parler d'un écrivain qu'il aime, en bref quelqu'un ayant une expérience intéressante à partager en littérature ou dans une discipline connexe, viendrait répondre à nos questions. Ces événements pourraient se tenir à l'Université de Montréal et notre président général, M. Georges Héjal, nous réserverait une salle comme il le fait si gentiment pour les réunions du Conseil. La possibilité d'organiser de telles rencontres augmenterait la flexibilité de notre programme et contribuerait à un dynamisme accru de la société.

Louka et moi travaillons actuellement à mettre au point un nouveau formulaire d'adhésion, simplifié et attrayant, que nous enverrons par courrier électronique à tous nos membres. Nous concevrons également une affiche publicitaire à laquelle nous joindrons des formulaires d'adhésion et que nous placerons dans les universités et autres lieux de culture, élargissant ainsi considérablement le rayon d'action de nos initiatives de recrutement.

La Société bénéficie donc de l'apport de 2 jeunes recrues très dynamiques qui sont pour nous d'une importance inestimable : Louka Beaudry, notre nouveau secrétaire, et Serge Roy, notre nouveau webmestre. Comme M. Roy travaille directement avec Georges Héral, il m'est difficile de détailler le travail qu'il accomplit comme je l'ai fait pour Louka. Mais à entendre parler Georges et à voir notre site, je sais que la Société a trouvé le webmestre qu'elle attendait. Avec lui, notre site Web permettra certainement d'attirer de nouveaux membres en nous donnant une plus grande visibilité.

Par ailleurs, j'ai rencontré début mars M. Michel Rigal - le représentant de l'Association des Écrivains de Langue Française (ADELF), dont le siège est à Paris – lequel était de passage à Montréal et m'avait donné rendez-vous (je suis membre de cette association). Nous avons décidé, lui et moi, de resserrer nos liens en partageant par exemple nos 2 sites et en incitant nos membres à adhérer à l'association sœur pour un coût réduit de 20 \$ canadiens, convertis en euros pour la France.

Nos objectifs sont les mêmes : la défense de notre langue et des littératures françaises. Avec l'ADELF, nous sommes donc en excellente compagnie vu qu'elle a plusieurs centaines de membres et que son comité d'honneur comprend entre autres personnalités : Jean d'Ormesson, Boutros Boutros-Ghali, Ismaïl Kadaré, Edmonde Charles-Roux, Amin Maalouf, Jacqueline de Romilly, etc. Cette association décerne aussi une bonne dizaine de prix, dont celui de France Québec, le Prix littéraire de l'Asie, le Prix littéraire européen, le Grand Prix de la mer, etc. Je demanderai à Éric Volant de bien vouloir envoyer un exemplaire de notre Parlécrit à M. Michel Rigal. Celui-ci mettra notre adresse sur son site Web et nous ferons de même. Et ce n'est qu'un début.

Voilà donc beaucoup de projets pour notre société. Pour nous permettre de nous développer encore plus, je demande à chacun de nos membres, en recevant notre nouveau formulaire d'adhésion, de l'envoyer à tous ses amis en les incitant à se joindre à nous. Je vous demande également de payer vos cotisations sans tarder car l'ÉFA, qui n'a presque pas de subventions, a besoin de votre argent pour fonctionner. Veuillez noter que les cotisations doivent désormais être acheminées directement à la trésorière, Mme Monique Lemay, à l'adresse suivante : 60, rue Gouin, Granby, Québec, J2G 8T1.

Permettez-moi, pour conclure, de vous citer un vieux proverbe chinois que je ne me lasse pas de répéter : «Ayez 1000 projets et vous vivrez 1000 ans.» Ce qui est valable pour une personne l'est également pour une association.

Lettre du président général de la Société

Chers Membres des Écrivains francophones d'Amérique,

Le souvenir d'un trop long hiver s'estompe lentement pour faire place aux espérances printanières. Bientôt, les arbres et les fleurs bourgeonneront et la nature clémente nous insufflera cette joie de vivre que la saison froide avait longtemps contrainte.

Pour notre société le temps des bilans approche. Le 17 mai prochain, le Conseil général se réunira pour aborder un certain nombre de questions importantes. Les délégués de Montréal et ceux de Québec y seront présents. Malheureusement, vous le savez peut-être, les membres de la Section de l'Outaouais n'y seront pas représentés en raison du conflit qui subsiste entre la ÉFA et cette section. C'est une affaire dont nous n'avons pas beaucoup parlé et que seuls les membres du Conseil général ainsi que ceux qui ont assisté à l'Assemblée générale en mai dernier connaissent. Ce litige qui a pris des proportions juridiques devrait pourtant s'achever dans un avenir assez rapproché. Je vous tiendrai au courant du résultat des démarches. À la dernière réunion du Conseil général il a été décidé, c'est une nouveauté, de tenir l'Assemblée générale à l'automne prochain afin d'éviter de tenir deux réunions le même jour (celles du Conseil et de l'Assemblée).

À la prochaine réunion du Conseil général, certaines questions importantes seront discutées : (1) le montant du Prix des écrivains francophones d'Amérique qui est actuellement de 1000\$ et son mode de financement ; (2) le montant de la cotisation des membres, à savoir s'il doit être augmenté, compte tenu de la maigre récolte de subventions; (3) la possibilité d'adhésion réciproque des membres de la ÉFA et de l'ADELF (Association des écrivains de langue française), lequel est un important organisme français réunissant des écrivains, moyennant une cotisation de vingt dollars par année par personne; il se peut qu'une décision soit prise avant cette réunion du Conseil général. Bien d'autres questions seront à l'ordre du jour dont la réfection de notre site Web (www.lefa.ca). Je vous rappelle que les réunions régulières du Conseil général se tiennent deux fois l'an, excluant celles qui peuvent se tenir par téléphone.

Je vous encourage, Chers Membres, à me faire connaître vos opinions et vos suggestions pour l'avancement de notre société. Elles sont, non seulement utiles, mais nécessaires à son progrès et à la réalisation de sa mission qui, aux termes de notre Charte et de notre Règlement (Article 3.1), est de regrouper les écrivains francophones d'ici et de partout ailleurs et de défendre leurs intérêts. Vous pouvez nous rejoindre à l'adresse courriel suivante : ecrivainsfrancophones@hotmail.com. Allez-y, impliquez-vous. Au besoin, faites vos critiques qui seront reçues en très bonne part. Faites en sorte que les Écrivains francophones d'Amérique, une des trois associations d'écrivains francophones du Canada à être reconnues officiellement par la Commission du prêt de droit public, soit à la hauteur de sa mission.

Cordialement,

*Georges Hélal
Président général*

Les mots qui font mal

Jacques G. Ruelland
11 mars 2008

Parmi les écrits de l'Antiquité, il y a une petite phrase qui m'a toujours fasciné. Il s'agit du début du prologue de l'évangile attribué à saint Jean : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu¹. » Ce qui confirme ce passage plus ancien de la *Genèse* : « Dieu dit : Que la lumière soit ! Et la lumière fut². » Le verbe est ainsi créateur et la parole fait exister l'être vivant, car sans nom, celui-ci n'est rien. Après avoir créé Adam, et avant même de créer Ève, Dieu « forma de la terre tous les animaux des champs et tous les oiseaux du ciel, et il les amena vers l'homme pour voir comment il les appellerait, et afin que tout être vivant portât le nom que lui donnerait l'homme³ ». Les mots font exister les êtres et les transforment : « Je vous déclare unis par les liens du mariage » ; « Je vous déclare coupable » ; « Je vous bénis » ; « Je te crée chevalier ». La tradition enseigne que donner son nom est une marque de confiance, car prononcer le nom de quelqu'un donne vie à son porteur. Dans le film *Lawrence d'Arabie*⁴, le scheik Ali⁵ demande, d'un ton menaçant, son nom à Lawrence⁶, et celui-ci lui répond : « Mon nom n'est que pour mes amis. » Lors d'une commémoration, ne redit-on pas le nom du défunt, comme pour le faire revivre ? Ce que l'on dit d'une personne fait exister celle-ci avec les attributs que contient cette déclaration. Dire qu'untel est un imbécile entache l'identité de celui que l'on qualifie ainsi et le réifie dans l'esprit de son interlocuteur comme un imbécile. C'est pourquoi certains mots peuvent faire mal.

Depuis l'Antiquité, le sentiment s'oppose à la raison. En Occident, le dualisme platonicien entre l'esprit et le corps⁷ est si bien ancré dans l'inconscient collectif que nous ne voyons aucun problème à refuser de ressentir les mots avant de les dire, comme si les mots n'étaient que du vent et n'avaient aucune incidence sur l'esprit ou le corps. La raison dicte parfois des pensées, des réflexions que l'on s'empresse de taire pour ne pas blesser l'interlocuteur, alors que la logique aurait incité à les proférer ; à l'inverse, les émotions spontanées – toutes charnelles – sont parfois refoulées par la raison.

Combien de fois n'avons-nous pas été tentés de qualifier un étudiant de stupide ? Heureusement, nous n'en faisons rien : nous tempérons la raison, la logique, par le sentiment. Nous laissons le cœur réchauffer le cerveau et adoucir la pensée. Il faut résister à la fois à la raison, qui invite à traiter cet étudiant d'ignare, et au cœur, qui incite à rire de lui. On ne sait trop quoi faire devant une idiotie. C'est alors que nous nous gaussons de l'idiot en privé, entre nous, hypocritement, à ses dépens.

¹ Jean, 1:1.

² Genèse, 1:3.

³ Genèse, 2:19.

⁴ *Lawrence of Arabia*, film britannique de David Lean (1963), 3 h. 36 min.

⁵ Rôle joué par Omar Sharif.

⁶ Rôle joué par Peter O'Toole.

⁷ Jackie Pigeaud (2006). *La Maladie de l'âme. Étude sur la relation de l'âme et du corps dans la tradition médico-philosophique antique*. Paris : Les Belles-Lettres, 16.

Mais que se passe-t-il lorsque nous perdons le contrôle de notre cœur, lorsque les difficultés de la vie nous ont habitués à agir avec une froide logique et à ne plus écouter nos sentiments ? Lorsque les abus, les désillusions, les espoirs déçus, les déceptions amoureuses ou autres ont miné notre capacité d'écouter le langage du cœur ? Que se passe-t-il, au contraire, lorsque nous laissons délibérément les passions enflammer nos sentiments et que nos mots « dépassent notre pensée » ? C'est là que nous disons les mots qui font mal : les insultes, les injures, les mensonges, les calomnies ; c'est là que nous étalons nos remarques basses et mesquines.

Un jour qu'elle était fâchée contre son fils Marcel, âgé de 16 ans, sa mère lui lança : « Ah ! Que je regrette de t'avoir mis au monde ! C'était un accident ! Je n'aurais jamais dû... » Marcel n'a plus jamais regardé sa mère de la même façon. Il l'a quittée un jour sans se retourner. Un autre jour, en colère, la femme de Marcel lui dit : « Tu me dégoûtes ! Tu sens mauvais. » Ce jour-là, Marcel décida qu'il divorcerait. Il avait, d'un seul coup, perdu tout amour, toute estime pour cette femme cruelle qui lui rappelait sa mère.

La mesquinerie empoisonne, ici comme ailleurs, la vie de ceux pour qui les mots signifient encore quelque chose. Pour parvenir à leurs fins misérables, obtenir une promotion insignifiante, satisfaire une jalousie féroce et irrationnelle, des individus sont prêts à salir n'importe qui, à dénigrer n'importe quoi, à briser des vies et des carrières simplement en mentant ou en colportant des calomnies ou des préjugés.

Dans certaines institutions, un professeur qui fait exister sa pensée en publiant un livre est assuré d'en vendre un exemplaire à chacun de ses collègues ; ailleurs, personne n'en achète un seul et quelques-uns se permettent même de le critiquer sans l'avoir jamais lu. L'absence de mots peut être aussi pénible que les pires grossièretés. On peut bien vous décorer ou vous remettre un prix d'excellence, vous ne trouverez qu'une poignée d'amis sincères pour vous féliciter. Voilà les mots qui font mal : ceux que l'on dit et ceux que l'on tait.

Une bonne éducation est celle qui couvre à la fois les arts et les sciences, et qui sollicite les deux hémisphères du cerveau⁸. Hippocrate croyait que la santé – tant physique que mentale – résidait dans l'équilibre des humeurs⁹ et en particulier entre le sang et la pituite, le feu et l'eau, le cœur et le cerveau. Il est vrai que l'équilibre procure une sorte de bien-être, une assurance que ne peut donner la dissymétrie. C'est l'équilibre qu'il faut rechercher pour se sentir bien¹⁰.

Celui qui sait écrire et parler est un créateur extraordinairement puissant. L'écrivain (comme le professeur) a le devoir sacré de faire grandir son lecteur (ou son élève), d'attiser en lui le désir de savoir et la capacité de réfléchir, en dirigeant son esprit vers tout ce qui peut améliorer le sort de l'humanité. Qui ne comprend pas cela ne peut endiguer le flot des émotions et laisse ses mots

⁸ Hermann Bondi *et al.* (1973). *Mind and Body*. "The Mind Alive Encyclopedia" Series. London: Marshall Cavendish Books, 59.

⁹ Winnie Frohn et Gilles Maloney. « Aux sources de la tradition : Hippocrate ». Jacques Dufresne, Fernand Dumont, Yves Martin, dir. (1985). *Traité d'anthropologie médicale*. Québec/Lyon : Institut québécois de recherche sur la culture/Presses de l'Université du Québec/Presses universitaires de Lyon, 961-973. Voir aussi : Marcel Sendrail (1980). « Cos ou les mirages de la raison ». *Histoire culturelle de la maladie*. Toulouse : Privat, 111-134.

¹⁰ Marshall Claggett (1963). *Greek Science in Antiquity*. New York: Collier, 55.

créer le mal, car toute parole qui ne contribue pas à faire grandir l'homme contribue un jour ou l'autre à le détruire, comme une déclaration de guerre ou une publication haineuse.

Il n'est pas toujours aisé d'endiguer ses passions au profit de la raison ou d'écouter parler son cœur en lieu et place de la logique. Néanmoins, il existe un moyen : en prenant le temps, dit-on, de tourner sept fois la langue dans la bouche – d'examiner qui, du cœur ou du cerveau, vous parle à cet instant, et de laisser délibérément parler celui qui, des deux, s'adresse à vous avec le *moins* de force, avec le moins d'évidence ; ainsi, vous ramèneriez peut-être l'équilibre en vous et vous serez d'un commerce agréable et heureux. Vos mots deviendront alors créateurs de bien ; ils ne feront plus mal. Vous comprendrez soudain l'allégorie des trois tamis que raconte un apologiste anonyme de l'Antiquité :

Un jour, quelqu'un vint voir Socrate et lui dit :

- Écoute, Socrate, il faut que je te raconte comment ton ami s'est conduit.
- Arrête ! interrompit le sage. As-tu passé ce que tu as à me dire à travers les trois tamis ?
- Trois tamis ? dit l'autre, rempli d'étonnement.
- Oui, mon bon ami : trois tamis. Examinons si ce que tu as à me dire peut passer par les trois tamis. Le premier est celui de la vérité. As-tu contrôlé si tout ce que tu veux me raconter est vrai ?
- Non, je l'ai entendu dire et...
- Bien, bien. Mais assurément tu l'as fait passer par le deuxième tamis, celui de la bonté. Ce que tu veux me raconter, si ce n'est pas tout à fait vrai, est-ce au moins quelque chose de bon ? Hésitant, l'autre répondit : Non, ce n'est pas quelque chose de bon, au contraire...
- Hum ! dit le sage, essayons de nous servir du troisième tamis, et voyons s'il est utile de me raconter ce que tu as envie de me dire...
- Utile ? Pas précisément...
- Eh bien ! dit Socrate en souriant, si ce que tu as à me dire n'est ni vrai, ni bon, ni utile, je préfère ne pas le savoir, et quant à toi, je te conseille de l'oublier¹¹...

Oublions les mots qui font mal et souvenons-nous, chaque fois que nous desserrons les lèvres pour parler, que le plus beau, dans toutes les langues, est le verbe « aimer ».

Pour le dossier qui suit à la page suivante, «Vivre ensemble», le bulletin *Mes finances- Ma Caisse* a demandé à quelques employés des Caisses Desjardins de Montréal, Québec et Matane, issus de communautés culturelles, de nous présenter une personne de leur entourage et de nous parler d'elles. Une expérience très riche pour nous journalistes que nous partageons avec vous (*Vie en société*, novembre-décembre, 2007, 16).

¹¹ <http://www.naute.com/temoignages/tamis.phtml>

Haïti à Montréal
Comme le soleil sous la neige
Enrichir sa terre d'accueil en écrivant de la poésie et
des romans inspirés de son pays.

Par Suzie Mondésir, planificatrice financière à la Caisse Desjardins de Mercier-Rosemont à Montréal, en compagnie de Gary Klang, écrivain et président de la section montréalaise des Écrivains francophones d'Amérique.

Comme plusieurs des 75 000 Haïtiens qui ont immigré au Québec entre 1960 et 2006, la famille de Suzie Mondésir a quitté son île pour fuir le régime duvaliériste. Avec le temps, ces exilés ont pris racine, au point où la communauté compte aujourd'hui 130 000 personnes, dont deux générations nées ici.

Parfaitement intégrée à son pays d'accueil, tout en conservant des liens forts avec sa culture d'origine, Suzie Mondésir dirige une équipe de planificateurs financiers à la Caisse de Mercier-Rosemont à Montréal. Rompant avec les clichés, la jeune femme a choisi de nous faire connaître sa communauté à travers sa littérature. L'écrivain qu'elle nous présente, Gary Klang, elle l'a connu, il y a plusieurs années, alors qu'elle était coanimatrice à CIBL Radio-Montréal. «C'est une perle rare, un modèle. C'est un peu grâce à lui si j'ai poursuivi des études supérieures», confie la future docteure en finances.

Arrivé au Québec en 1973, après un séjour de 15 ans en France où il a obtenu un doctorat en littérature de la Sorbonne, Gary Klang a mené de front une carrière de traducteur et d'écrivain. Son œuvre variée, publiée principalement au Québec, compte une douzaine de romans, essais, recueils de poésie et de nouvelles. Retraité depuis 2005, il se consacre aujourd'hui entièrement à la littérature.

Si la poésie est très présente dans la littérature haïtienne, explique Gary Klang, celle de la diaspora se caractérise aussi par son engagement politique. «Les écrivains de ma génération ayant connu le régime de Duvalier ont été traumatisés par ses horreurs», confie l'auteur, dont les trois premiers romans (*Haïti! Haïti!*, *L'Île aux deux visages* et *L'adolescent qui regardait passer la vie*) dénoncent cette dictature. «Au fond, Duvalier nous a peut-être rendu service sans le vouloir. Il nous a obligés à partir et à nous ouvrir au monde, en plus de fournir de la matière à la littérature, qui se nourrit souvent de tragédies.»

La littérature haïtienne est aussi imprégnée de nostalgie, remarque l'écrivain. «On ne peut pas faire autrement. Les *ex-îlés* traînent le poids du mal du pays toute leur vie.» Mais, à un moment donné, il faut en sortir, plaide-t-il, notamment dans l'avant-propos de son dernier recueil de poèmes au titre évocateur *Il est grand temps de rallumer les étoiles*.

Passer à autre chose oui, sans pour autant renier ses origines. Car, malgré ses 47 ans d'exil, l'écrivain demeure profondément «natif natal», dit-il, une expression créole qui s'apparente au «pure laine» des Québécois. «Les aspects de notre culture qui doivent survivre sont la fraternité et l'entraide», croit-il.

De fait, les fonds envoyés à Haïti par sa diaspora (estimée à deux millions de personnes) représentent pas moins du tiers du produit national brut (PNB) du pays! Cette fraternité, elle s'ouvre aussi aux autres. Pour le constater, il faut se rendre au café La Brûlerie, sur le chemin de la Côte- des-Neiges à Montréal. Chaque vendredi soir, un groupe d'Haïtiens et de francophones d'ici et d'ailleurs, toutes allégeances confondues, se donnent rendez-vous pour réinventer le monde. Ce café, qui a donné son nom à un roman d'Émile Ollivier et à une nouvelle de Gary Klang « est un lieu de fraternité, une espèce d'îlot utopique où l'on parle de tout, pas seulement de littérature. Dans ce monde de haine et de conflits, on a besoin de ça », conclut le poète.

Une communauté dynamique

«Je ne voudrais pas paraître chauvin, mais j'ai l'impression que la communauté littéraire haïtienne de Montréal est plus dynamique et organisée qu'ailleurs dans la diaspora», avance Gary Klang. Quand on regarde le nombre impressionnant d'écrivains de renom issus de cette communauté, force est d'admettre qu'il a raison! Le site Internet «Île en île» offre un panorama assez complet des auteurs d'Haïti et de la diaspora, où le Québec figure en bonne place. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à penser aux Émile Ollivier, Dany Laferrière, Stanley Péan, Georges Anglade, Anthony Phelps, Marie-Célie Agant, Rodney Saint-Éloi... Non seulement ces écrivains sont-ils connus ici et ailleurs, mais plusieurs participent activement à la vie littéraire. À titre d'exemple, Stanley Péan est président de l'Union des écrivains du Québec et rédacteur en chef du journal *Le Libraire*, Rodney Saint-Éloi a fondé *Mémoire d'encrier*, une maison d'édition québécoise dédiée à la promotion de la littérature francophone et migrante, et Gary Klang préside la section montréalaise des Écrivains francophones d'Amérique.

www.lehman.cuny.edu/ile.en.ile/haïti/paroles.html.

IN MEMORIAM

Le peintre et poète Robbert Fortin est décédé soudainement lundi des suites d'un malaise cardiaque. Né à Saint-Victor-de-Beauce en 1946, il était notamment directeur de collection aux Éditions de l'Hexagone. Robbert Fortin s'est fait connaître pour son rôle d'animateur dans les milieux de la poésie ainsi que pour certains recueils, dont *Les Nouveaux Poètes d'Amérique*, livre choc qui fut reçu lors de sa publication comme un manifeste. Robbert Fortin a aussi été annonceur et animateur sur les ondes de Radio-Canada.

(*Le Devoir*, le mercredi 16 avril 2008)

Aimé Césaire, poète inventeur avec Senghor de la "négritude". Fou de sa langue, de Rimbaud, de Breton, enfant caraïbe de Shakespeare et Brecht, né le 26 juin 1913 à Basse-Pointe (Martinique), député de la Martinique de 1945 à 1993, maire de Fort-de-France de 1945 à 2001, conseiller général à deux reprises (1945-1949; 1955-1970), Aimé Césaire, hospitalisé mercredi 8 avril 2008, est mort le 17 avril à Fort-de-France. Il était âgé de 94 ans.

Là où j'ai marché dans tes pas, Gérald

Huguette Brault
février 2008



Trente-cinq ans déjà la petite Cortina transportait Gilles Nadon et mon amour pour une traversée nord-sud des États-Unis et du Mexique. Aventure ontologique disais-tu, moyen de refaire tes positions internes, prolongement extérieur du voyage intérieur. Voyage bien différent de celui que j'entrepris le 27 janvier 2008 bien sûr, toi en été, moi en hiver. L'hiver de ma vie. La vieille dame que je suis devenue ne saurait se permettre une si longue route que la vôtre même quand les musées rencontrés interrompaient le voyage pour présenter à votre curiosité leurs trésors et toutes ces oeuvres que je ne fréquenterai que dans les livres. Les Van Gogh, Miro, Klee, Chagall, Bonnard, Manet, Vuillard, DuBuffet, Atlan, Pollock, De Koenig, Tobey, Granache, Arp et Moore, Villon ou Duchamp au Musée de Chicago m'interpellent encore! Que dire aussi de tous ces Parcs Nationaux s'enchaînant les uns après les autres, vous avez suivi la route de Kérouac visitant au passage les villages Sioux, les Badlands, les villages Navajo ou Puebla vous amenant à l'entrée du Mexique. À Mexico les fresques de Sequieros,

Orozco, Tamayo ou Rivera, la maison de Frida Khalo, cette Frida Khalo que j'associe volontiers à Camille Claudel, non que leurs oeuvres en rien ne se ressemblent mais ce sont deux femmes extraordinaires dont la force d'âme toujours marquera nos consciences. L'une peintre, l'autre sculpteur.

Donc me voilà à mon tour au Mexique plus précisément au Yucatan. Premier constat, les infrastructures améliorées, les routes tracées quoique fantaisistes et sillonnées par des chauffeurs sans peur, l'électricité partout, j'en veux pour preuve un réfrigérateur aperçu dans une hutte de bambou au toit de sisal, cette fibre textile très résistante tirée des feuilles d'agaves cultivées au Yucatan. Surprise de taille car ces habitations, elles, n'ont pas changé, toujours construites sur le sol calcaire, parfois en blocs de ciment colorés rose, rouge, jaune ou bleu, les portes toujours ouvertes ou inexistantes, laissent libre champ à la poussière et au vent. Faut-il croire que les Yucatanais tiennent à leurs racines mayas et refusent d'évoluer, ou bien sont-ils si pauvres et sans ressources. Carlòs Monsiváis nous apprenait cette semaine que 63% des élèves qui terminaient leur primaire le faisaient sans savoir écrire et seulement 225 habitants sur 10 000 vont à l'université avant d'ajouter que 31 millions de Mexicains n'avaient pas terminé leur secondaire. Cependant les Centres d'archéologie mieux exploités et les cénotes, ces rivières souterraines, attirent les touristes, source de revenus sans doute.

Les premiers jours à l'hôtel de la Riviera Maya, le Paraiso Beach, le repos et l'exploration des lieux s'imposent. Que de beauté, de richesses naturelles. Les arbustes fleuris, les palmiers toujours retailés et entretenus par des jardiniers experts. Les jets d'eau, les étangs remplis de poissons petits et gros, les oiseaux, les cygnes blancs glissent, les flamands roses posent, les paons étalent leurs plumes majestueuses, les arbres fleuris hébergent les perroquets d'un vert éclatant et partout des sentiers de pierres mènent aux habitations de ciment rose, bleu, jaune ou

rouge. Les toits de sisal ou de tuiles rouges percent un ciel toujours lumineux en cet hiver doux. À ce chapitre des toits, nous avons été témoins d'un incendie survenu dans un hôtel tout à côté. Le ciel, pendant quelques heures, noir de fumée et les retombées de sisal calciné que le vent soufflait sur notre terrain firent courir tous les jardiniers pour un nettoyage rapide de la piscine, des terrasses Surprise un matin. Un oiseau de proie vêtu de noir, tête huppée, serres plus longues que les doigts de ma main se tient perché sur le garde-fou de notre balcon, aucun bruit ne l'effraie et il pose pour les passants qui s'arrêtent et le photographient.

Notre première sortie à Playa Del Carmen qui, dit-on, a supplanté Cozumel dans le coeur des vacanciers à cause de la plage au sable fin et doux, nous a plu. Seule note discordante, la présence près de la jetée de la caserne militaire. Les soldats armés jusqu'aux dents n'hésitent pas à lever la mitraillette pour arraisonner les suspects. Image peu commune pour nous. La grande rue émaillée de commerces multicolores où les robes brodées, les masques colorés, les bijoux, les cartes postales, les reproductions de stèles mayas se disputent l'espace restreint. Savoir marchander, voilà un atout considérable dans ce pays. Jean-Paul le sait et le fait très bien Un mini-centre d'achats clôt cette avenue, mais une bijouterie magnifique jouxte ce bazar. Là, les montres sont de verre et les objets coûteux s'offrent à nos yeux chercheurs de trésors. Un autre magasin offre des pierres semi-précieuses et nous ferons razzia. La lazulite et la lave du volcan ainsi que les turquoises abondent. Revenus dans la rue un spectacle éblouissant présenté par deux danseurs emplumés et dont le tronc, les bras et les cuisses peints, virevoltaient frénétiquement malgré la chaleur et leur dos couvert d'une peau de jaguar. Le tam-tam assurait le rythme.

Un taxi nous ramène à l'hôtel où il nous est loisible de dîner à la cafétéria ou dans l'un ou l'autre des restaurants dédiés à la cuisine méditerranéenne, japonaise, mexicaine ou autre. Pour le plaisir des yeux et le plaisir de la table nous nous habillons chaque soir et partons bras dessus bras dessous car, à dix-sept heures en hiver l'obscurité envahit les lieux et les sentiers ne sont éclairés que faiblement par des lanternes de ciment percées d'ouvertures assez petites. Aux cieux, sans pollution, s'allument les étoiles, et le croissant de lune, pour nous inversé, nous enchante. Nous fuyions les spectacles bruyants des artistes invités chaque soir.

Pour notre deuxième sortie, Tulum nous attire. Jean-Paul a lu tous les prospectus et connaît le tracé de la route. Arrivés à l'heure du lunch, c'est sur une plage de sable fin que nous découvrons un resto niché sous l'auvent de sisal, on y sert du poisson frais, de la bière froide, le tout devant une mer couleur caraïbe donc turquoise toujours. Les serveurs courent pieds nus sur le sable pour satisfaire les clients trop paresseux pour se présenter sous l'auvent. Repos sur la plage jusqu'au moment de repartir à la découverte des ruines, mais oh! l'automobile ne démarre plus. Nous sommes au Mexique, si vous demandez l'aide d'une personne, au moins cinq Mexicains s'amènent souriants et généreux, bons enfants, ils alerteront un chauffeur de taxi qui démontrera sa propre pile pour l'insérer dans notre voiture et la redémarrer. Nous allongeons un pourboire. La *Zona Arqueologica* apparaît et les ruines de pierres foncées tranchent sur fond de mer turquoise. Les bâtiments d'influence toltèque furent le produit de la civilisation maya à son déclin (1200-1521). Le Castillo construit sur un monticule n'est pas très haut, comparé dit-on à ce que nous révélera Chichen Itza. Le site bien dégagé est agréable malgré la chaleur et le sol calcaire dur pour les chevilles qui prendront bientôt l'allure de citrouilles. Le repos du lendemain réparera sans doute ce défaut, car nous entrecoupons nos sorties de jours de lecture autour de la piscine ou à la plage.

Jean-Paul fuit le soleil trop ardent et parcourt ses courriels tandis que je m'évade avec les livres apportés de Montréal. La découverte d'une auteure, Muriel Barbery dans *L'élégance du Hérisson* me plaît particulièrement et j'ai hâte d'en discuter avec Louise et Simon et Monique Mercure qui, la première, fit cette découverte. J'enchaînai avec deux Besson dont l'un fort touchant *En l'absence des hommes* nous était recommandé par Edmonde Charles-Roux que j'aime bien pour son jugement sûr et sarcastique parfois. On devine que le Marcel du roman n'est autre que Proust. Pour continuer mes moments de lecture, un Agatha Christie.

Enfin arrive le jour de la visite à Chichen Itza. Suzie, la soeur de Jean-Paul nous accompagne, elle partage notre plaisir et son sourire en dit long. L'excursion s'amorce à cinq heures du matin avec déjeuner dans la voiture pour gagner du temps sur l'ensoleillement. Peine perdue. Le mercure affiche 30 degrés à huit heures mais Chichen Itza, ce site magnifique le plus célèbre du Yucatan et le mieux restauré, me tient à coeur. Je sens la présence de Gérald partout, bien que nous ne puissions plus monter la grande pyramide comme il y a trente-cinq ans, ce monument bien conservé impressionne tant par ses dimensions que par son histoire. Ce château (El Castillo) compte pas moins de 325 marches, une pour chaque jour de l'année. Ailleurs de Temple aux Mille Colonnes ou Temple des Guerriers invite à la réflexion.

Nous tentons d'imaginer les habitations qui auraient surmonté les colonnes. Les habitations en hauteur étaient réservées aux nobles pendant que le peuple vivait autour des constructions. C'est à Chichen Itza que fut introduit le culte de Quetzalcoatl, le serpent à plumes. Malheureusement nous ne voyons que des reproductions de ce serpent fabuleux et du Chac, dieu de la pluie. Nous voyons également souvent le jaguar rouge aux yeux et aux taches sertis de jade, il fut trouvé dans le château. Dommage les hiéroglyphes s'effacent de plus en plus, le temps ne pardonne pas, Il est vrai que les ruines datent de l'ère classique de notre âge (avant 800).

Au Juego de Pelota Principal deux structures se font face, chacune garnie d'un anneau de pierre dans lequel les joueurs devaient passer la balle. La fin de la partie annonçait la mort des perdants jetés du haut de l'édifice. Les Toltèques étaient-ils cruels ou pénalistes? Nous longeons le cénote sacré utilisé par les Mayas à des fins religieuses. Vers 1900, Edward Thompson, professeur de Harvard et consul américain au Yucatan, acheta pour 75\$ une hacienda sur le terrain de Chichen Itza. Intrigué par les histoires locales au sujet des vierges sacrifiées aux déités mayas et jetées dans les cénotes, il se décida à draguer l'un d'eux. Il mit ainsi au jour des bijoux d'or et de jade originaires de toutes les parties du Mexique et de la Colombie, maints objets artisanaux et des restes humains prouvèrent que toutes sortes de personnes avaient été sacrifiées, quels que soient leur âge ou leur santé.

Nous mettons fin à la visite, épuisés par le soleil et la marche mais quelques autres merveilles sans doute nous ont échappé. Entre autres Edificio de las Monjas (édifice des nonnes) et les Grutas de Balankanché (les grottes). Un bon repas et après quelques minutes de repos nous repartirons vers Ek Balaam où croit Jean-Paul, il trouvera la plus haute pyramide qu'il veut escalader. Une longue route très secondaire nous jette littéralement au milieu d'un amas de cabanes où de toute évidence les visiteurs se font rares. Ici, pas de photos, par respect mais salutations discrètes aux enfants accourus s'accroupir sur le seuil de leurs casas pour voir l'étranger et lui offrir leur énigmatique sourire mexicain en permanence, croyons-nous. sur leur frimousse dorée Les vieux ici et là depuis longtemps ont satisfait leur curiosité et ils ne bougent pas. Suzie se rit des cochons, coqs, poules ou chiens paresseux empruntant le chemin pour leur

promenade. Une vieille femme avec force gestes nous fit comprendre qu'il fallait retourner sur nos pas, l'entrée de la pyramide fermée par une clôture de ferme nous a échappé. Il est dix-sept heures et le gardien quitte, adios.

Jean-Paul réalisera son rêve à Coba. Coba où les ruines peu restaurées sont parfois cachées dans une jungle tropicale. Les historiens prétendent que Coba date de l'année 600 et aurait hébergé 40 000 Mayas. La grande pyramide haute de 42 mètres, celle que Jean-Paul escaladera, s'appelle Nohoch Mul et offre de là-haut un spectacle, nous dit-il. Vous ai-je dit qu'à Coba le visiteur peut profiter du service de bicyclette, je me croyais en Inde, un peu gênée au début mais devant l'aisance avec laquelle les jeunes gens s'acquittaient de la tâche et le bienfait pour mes jambes, le gêne disparut. Ici et là des amas de pierres nous disent le peu de travaux de rénovations entrepris, nous quitterons à regret ces boisés ombragés et nous nous dirigerons vers un Gran Cenote. Lieu magique, magnifique, rafraîchissant, une nouveauté pour nous, puits souterrain où l'eau d'une pureté sans égale et d'une douceur de peau de bébé. circule sur un lit couleur émeraude. Des cavernes percées ici et là par les pluies infiltrées font les délices des amateurs de plongée et les stalagmites et les stalactites celui des nageurs de surface armés de snorkel et de palmes. Nous visiterons un autre cenote long de 37 kilomètres et tout aussi magique.

Voilà en peu de mots les souvenirs d'une diariste contente d'un voyage réalisé en bonne compagnie où la joie de vivre s'exprimait chaque jour, rires et humour faisant partie de l'aventure.

OCÉAN BLEU

Au jardin des usines

les ouvriers

jeans courbés au labeur

jours sans soleil

longue et lourde tâche

enfants accroupis

dans les maquilladoras

du Mexique

tâcherons de service

longue et lourde tâche

Enfants de l'Inde

tisserands astreints

dès l'aurore de la vie

longue et lourde tâche

armes à la main

billes troquées

marelles de sang

d'Afrique

longue et lourde tâche

En Afghanistan

mères aux seins taris

burgas de misère

longeant des jours

où le soleil d'espoir

n'existe pas

longue et lourde tâche

de mille maux

souffre la planète

et les êtres n'ont plus de mots

décriant le désastre

que faisons-nous

longue et lourde tâche

Lacs et plans d'eau

d'algues bleues se couvrent

inconscients que nous sommes

à l'ambition incommensurable

que faisons-nous

longue et lourde tâche

Dans cet océan de désespoir
n'y a-t-il pas un coin de ciel
qui puisse libérer la planète
lui redonner un regain d'avenir
longue et lourde tâche

Des gestes anodins
au quotidien sèment
le virage au vert
et assainissent notre terre mais
briser la routine
émaillant nos jours
longue et lourde tâche

Redire les gestes
marcher dans la lumière
libérer nos chaînes
longue et lourde tâche

À chaque pas renaître
des cendres oubliées des veilles
longue et lourde tâche

L'océan bleu
courbant les échinés
qui en découdra
longue et lourde tâche

Océan bleu
long chapelet des attentes
au firmament de l'espérance
longue et lourde tâche

au clair matin
des aurores
un souffle à venir
longue et lourde tâche

aux horizons
d'une planète saine
l'océan bleu
dame nos sentiers
longue et lourde tâche

D'un monde
sans heurts
où le tyran ne
sera plus
longue et lourde tâche

Petits chemins
de forêts luxuriantes
où la liane tendra la main
au passant rêveur
d'un monde sans fracas
longue et lourde tâche

sur les rios
et sur les platos
où le rire cristallin de l'enfant
succédera au travail à la chaîne
longue et lourde tâche

sur l'oued
où poindra le poisson d'argent
au lieu de la mitraille
longue et lourde tâche

Dans les bleds reculés
mère et enfant
en fusion stellaire
garniront les marelles
longue et lourde tâche

quand les humains
vivront d'amour
sur cet océan bleu
une planète saine
où aucune algue bleue
n'abîmera la vie
longue et lourde de tâche

Petits princes
des ribambelles de jeans
nous serons
d'une terre si verte
longue et lourde tâche

Aimée Dandois-Paradis 2008

Le destin dans nos vies

Non, il n'y a pas de hasard et ce
qui nous semble accidentel jaillit
de la source profonde du destin.

SCHILLER

Marcelle-Herminie Petit

Sans doute y a-t-il au fond de l'être humain des régions inexplorées dont il ne connaît pas lui-même la profondeur et qu'il garde instinctivement jalousement secrètes. D'aucuns disent que ces régions inexplorables constituent le Septième Voile...

Imprégnés de notre génétique, modelés savamment par notre éducation, nous ne savions rien de la vie, autrefois, que ce qu'on voulait bien nous en dire, avec toutes sortes de mises en garde qui freinaient nos élans. Le contexte où je grandissais était fait d'un tissu sévère dont la trame qui s'adoucissait par endroits permettait de temps en temps à ma fantaisie de s'exercer.

Bienheureuse région de l'être où se loge l'invisible imagination qui bat à son aise la campagne quand la matière grise consent à nous dispenser une certaine liberté. Je la voulais consolatrice dès que les impératifs de la discipline me laissaient en paix.

Philosophant pour moi-même, j'observais au jardin, l'été, les allées et venues des fourmis, les scarabées d'or immobiles au cœur des roses, mais surtout l'avancée de l'ombre sur toute chose qui me fascinait, me faisant soliloquer sur la fuite du temps.

Dans la gloriette aux roses-pompon, j'ignorais souvent les appels de ma mère.

J'écrivis tôt, j'adorais chanter, je brodai, j'appris les rudiments du vitrail, sans savoir en faire mon quotidien.

Que d'années ont passé à travailler, à espérer. C'est le lot de chacun.

Le temps passe comme l'ombre, disait ma mère.

Le Bon Dieu a fort à faire à regarder les humains s'agiter sur terre, disait mon père.

Plus tard, beaucoup plus tard, après avoir fui sur les routes, traversé la guerre, perdu un enfant, je compris que le destin nous rattrape toujours au tournant, quoi que nous essayions de faire, au-delà des aubes et des ombres.



Photo : © Caroline Hayeur

Voici une anthologie de la poésie de Nicole Brossard dont l'œuvre riche et variée est, depuis quarante ans, au cœur de la poésie québécoise. Préparée et préfacée par Louise Dupré, l'anthologie réunit des poèmes de vingt recueils parus de 1965 à 2007. *D'aube et de civilisation* donne à lire une œuvre dont les grandes lignes tracent le portrait d'une poète qui n'a jamais cessé d'interroger l'énergie de la vie qui traverse la langue tout comme la complexité de la présence à soi et aux autres dans un monde en constant changement. Grâce à cette anthologie, il nous sera désormais possible de mieux comprendre la géographie de son œuvre et d'observer

la trajectoire du désir allant des livres de l'audace et du questionnement à ceux de la lucidité et du versant fécond de l'émotion.

Programme pour l'année 2008-2009 (Section de Montréal)

Dîners –causeries

au restaurant *Le Vauquelin (La Vieille France)* à 18 h 30
52 rue St-Jacques Ouest (métro Place d'armes)

23 mai 2008 : Fanny Langlois, jeune femme écrivain.

27 septembre 2008: Rentrée littéraire
31 octobre 2008 : Michèle Lalonde
28 novembre 2008 : [Gil Courtemanche?]
30 janvier 2009 : Lauréat du Prix de l'ÉFA
27 février 2009 : Jacques J. Ruelland
27 mars 2009 : Jean Florival
24 avril 2009 : Francine Allard
29 mai 2009 : Jean-Pierre Boyer

Rencontres Auteurs-Lecteurs

à la *Bibliothèque Ahuntsic*, 19 h 30
10 300, rue Lajeunesse (métro Henri-Bourassa ou Sauvé)

14 octobre 2008 : Danièle Ouanès et Huguette Brault
11 novembre 2008 : Franz Benjamin
10 février 2009 : Janick Belleau
10 mars 2009 : Dominique Gaucher et Jean-Pierre Pelletier

ERRATA

Nous devons corriger ici une erreur qui s'est glissée dans le texte de Monsieur Louis Lasnier, texte paru dans le n° 37 de *Parlécrit*. En effet, dans «Critique sévère de *La mort d'Omer Marin, anthropoïde, Essai sur les mœurs*, de Jean-Louis L'Écuyer, Québec-Amérique, 2007», à la fin du deuxième paragraphe de la page 13, on peut lire : « (comme si l'on ne créait jamais quelque chose) » alors que nous aurions dû lire : « (comme si l'on créait jamais quelque chose) ». Ce «ne» ajouté change le sens voulu par l'auteur. Nous lui demandons de bien vouloir nous excuser.
(La rédaction)

IMPORTANT

Les membres, branchés sur Internet, recevront le bulletin par courrier électronique en pièce jointe. Les autres membres le recevront par la poste. Avis aux membres qui auront le goût de nous envoyer un poème, un article ou une recension, de nous faire connaître la parution de leur livre ou recueil : prière de bien vouloir adresser leur texte à un membre du comité de rédaction en format Word par courrier électronique, en pièce jointe. Après acceptation par le comité de rédaction et après révision, ces textes seront publiés dans un des prochains numéros de *Parlécrit*. Les auteurs de ces textes recevront le *Parlécrit* par courrier électronique et par la poste. La date d'échéance pour le numéro de l'automne 2008 est le 1^{er} septembre 2008.



ÉCRIVAINS FRANCOPHONES D'AMÉRIQUE

Adresse électronique : ecrivainsfrancophones@hotmail.com

Site Web : <http://www.lefa.ca/>

PARLÉCRIT

Comité de rédaction :

Éric Volant eric.volant@videotron.ca
Tél. (514) 593-1205

Lucy Pagé lucy.page@videotron.ca
Tél. (450) 378-9372

Aimée Dandois-Paradis aimeeparadis@videotron.ca
Tél. (450) 667-8592

Dépôt légal :

Bibliothèque nationale du Québec



